

# L'Ombre des papillons

*2 L'ombre des papillons, Lou Salvet*

# L'Ombre des papillons

Roman écrit par Lou Salvet

Dépôt légal juin 2021

ISBN : 978-2-9572759-3-9

Numéro de CopyrightDepot.com : 00072193-1

*Pour Céline*

*Ton amitié, ton courage et  
ta sensibilité me touchent...*



## *Strolls*

Sous nos pas d'enfants sont nos peines  
Croire en l'absence de ceux que l'on aime  
Les sentir près de nous  
Dans les nuages  
Dans notre dos  
Dans notre cœur  
Chaque nuit autour de nous meurtris  
Tinte le glas des chaînes  
Écoutez la mort qui rôde  
Tel un papillon posant sur une épaule  
Son empreinte tragique







## Chapitre 1

Mardi 15 juin 1999

### Le paradis

Le temps s'est arrêté dans la petite crique turquoise de San Damiano. Le temps s'est arrêté pour eux. Ils sont les rois de ce bout de paradis dont ils n'ont pas vraiment conscience. Pour modeste trône, un drap de bain qui délimite leur territoire. Ils savourent l'insouciance de leur jeunesse, les promesses des amours naissantes, les liens de l'amitié que le lycée rend plus intenses. L'été est déjà là, légèrement en avance. Ils sont étendus sur le sable doré, ils rient, se cherchent, se frôlent. La chaude lumière qui court sur leur corps rehausse leur beauté et leur invincibilité. Tout leur est possible. Les cours, les examens, les doutes, les affres de l'avenir, le soleil les a dissipés. La chaleur les habille de légèreté, un objectif immortalise ces sourires souverains. Cette jeunesse réunie fait souffler un vent de fougue et de liberté sur cette anse de mer aux contours rendus verdoyants par les chênes verts et le maquis.

Elle fait partie du groupe, elle en est même l'épicentre, elle le sait, le sent, en profite. Un séisme a renversé son

adolescence et fait jaillir en elle des émotions versatiles et des désirs nouveaux. Une agréable onde de choc. Une faille exaltante en elle.

Elle a relevé ses lunettes de soleil sur sa longue chevelure que les caresses solaires répétées ont délicatement éclaircie. Depuis plusieurs semaines, elle ourle d'un trait noir ses grands yeux sombres et étouffe ses cils de mascara. Faire ressortir ses yeux pour attirer les regards, surtout son regard à lui. Il est étendu sur le ventre, en face d'elle, sa serviette de plage touche la sienne. À quand sa main, ses lèvres ? Elle est dans une bulle dont elle ne veut pas sortir. Pourtant, cette bulle vient d'éclater. Une parole lancée dans le cercle juvénile lui rappelle brutalement l'heure. Le temps reprend sa course. Elle se lève précipitamment, peste, enfile un short en jean effiloché et un débardeur de coton blanc sur son bikini encore humide. Ses pieds légèrement ensablés retrouvent le contact du plastique de ses tongs. Elle réunit ses affaires à la va-vite, les fourre dans son panier. Lunettes remises sur les yeux, elle salue sa bande et file à regret sur une promesse de retrouvailles imminentes. Au fond d'elle, elle maudit sa mère de lui avoir imposé cette corvée. Elle la maudit de l'arracher à l'amour, à l'amitié, à la vraie vie. Elle maudit ses obligations d'aînée responsable. Responsable, elle n'a pas envie de l'être. Elle veut juste être libre. Elle n'a pas encore dix-huit ans, elle se sent toujours prisonnière. Pour la liberté, elle devra attendre un peu.

Elle accélère le pas sur le chemin caillouteux qui rejoint le village, l'école, la réalité. Elle est en retard. Elle court plus qu'elle ne marche. Si la maîtresse ne la voit pas arriver, elle va téléphoner, engueulade garantie au dîner. La haute façade ocre

de l'école, blottie au pied de la citadelle protectrice, surgit dans son champ de vision, deux silhouettes colorées et de taille très inégale se dessinent. Elle devine celle de l'institutrice et celle de Laura. Avant de traverser et d'atteindre le portail de l'école, elle lance au loin un signe, en reçoit un en retour, l'autorisant à ralentir la cadence et à reprendre son souffle. Elle essuie son front perlé et les ailes de son nez en soulevant de son index ses lunettes. Laura l'attend devant la grille que l'enseignante vient de verrouiller avant de regagner l'intérieur du bâtiment. Soulagement de voir s'envoler les remontrances et se rapprocher l'autorisation de sortir ce soir rejoindre sa bande à la plage, devenue leur point de ralliement. Elle pense déjà à la tenue qui la mettra la plus en valeur. Perdue dans ses pensées, elle n'entend pas le véhicule qui s'approche. Un break bleu marine surgit, masquant la grille, le trottoir, la fillette. Un autre parent retardataire ou l'amoureux de l'instit, s'imagine-t-elle.

Puis tout s'enchaîne, comme dans un film malencontreusement mis en avance rapide.

Une portière s'entrouvre, un bras sort, un hurlement aigu déchire la tranquillité de cette fin d'après-midi. La fillette est comme aspirée dans la gueule du véhicule qui démarre.

Figée, elle est incapable de réagir, comme si elle ne saisissait pas encore ce qui était en train de se passer sous ses yeux. Son corps émerge de sa torpeur, s'anime enfin au bout de quelques secondes interminables, elle se précipite sur le macadam en vociférant :

« Laura ! Laura ! ».

Dans un dernier élan d'urgence, elle se lance dans une

course désespérée, perdue d'avance et rendue maladroite par ses sandales de plastique. Malgré tout, elle court de toutes ses forces parce qu'une vie en dépend, parce que plus rien d'autre ne compte. Elle jette dans sa foulée toute sa rage, toute son énergie, sa colère, sa culpabilité. Son cœur s'emballé au rythme de sa respiration haletante. Sa vue se trouble de larmes. L'écart entre elle et le break ne se réduit pas, au contraire, il grandit jusqu'à devenir un gouffre infranchissable. Jusqu'à devenir une tache foncée à l'horizon. Elle est à bout de nerfs et d'énergie vitale. Ses jambes finissent par se dérober et par lâcher. Elle s'écroule au milieu de la route. Ses genoux, collés douloureusement au macadam, saignent. Son visage est noyé de larmes. Le poids du malheur vient de s'abattre sur ses frêles épaules. Elle n'est plus qu'une loque sur l'asphalte brûlant.

Il est trop tard.



## Chapitre 2

### Samedi 23 août 2014 Le plus bel âge de la vie

*23 août 2000 – 23 h 36*

*Je suis morte le 15 juin 1999, voilà un peu plus d'un an. Enfin, presque morte... Depuis, je survis, si on peut dire. Mot mal choisi. Est-ce que je peux réellement écrire ce verbe au préfixe si mensonger ? Dans « se surpasser », « survolté » ou « surexcité », l'idée d'intensité est évidente mais dans « survivre », c'est tout l'inverse. Mon existence n'a plus qu'un faible pouls. En fait, depuis cette journée de juin, où ce n'était plus tout à fait le printemps mais pas encore vraiment l'été, je « souvis ».*

*J'avais dix-sept ans, la vie devant moi comme les poètes et les adultes nostalgiques se plaisent à le dire aux jeunes. La vie devant moi ? Tu parles ! La vie derrière moi, pareille à une ombre encombrante, menaçante qui me terrorise, m'ankylose, me poursuit et me fait haïr cette journée de juin aux allures d'été et d'enfer. Si seulement je pouvais remonter le temps, quitter cette maudite plage à l'heure...*

*Dix-huit ans demain et la sensation d'être au bout de ma route. L'impression d'être en équilibre précaire au bord d'une falaise attirante et effrayante à la fois. Ma décision est prise. C'est mon unique issue. Je ne soufflerai aucune bougie. Je n'ouvrirai aucun cadeau. Je ne recevrai aucun vœu hypocrite. Je n'embrasserai personne. Pourquoi fêter le jour de la naissance d'un monstre ?*

*Demain, à l'aube, je serai partie. Loin d'eux, loin de cette île, de ce village, de cette maison où elle est partout sans être là. Elle imprègne les murs et mon esprit. Laura... Laura... Laura... Me pardonneras-tu un jour ?*

Elle referma le carnet aux pages gondolées par les collages et le temps, le remit à l'abri des regards dans la malle devant laquelle elle s'était agenouillée. Une malle devenue boîte de Pandore, contenant toute sa misère humaine. Elle abaissa le couvercle du coffre de bois, désireuse d'étouffer les cris du passé, d'enfouir à nouveau ce journal intime d'une adolescence brisée. Dérisoire et douloureux condensé d'états d'âme. Vestige de ce passé impossible à oublier, à refouler et chevillé à son âme. Jamais eu le cœur de le jeter.

Au gré de son ennui, de ses humeurs, au gré de ses impasses, dans cette pièce dédiée à son enquête, il lui arrivait, poussée par ses démons, de s'approcher de ce coffre maudit dans lequel dormaient les reliquats de sa vie d'avant. Un blouson en jean délavé, un baladeur CD désuet, une paire de lunettes à verres colorés, un vieux téléphone Nokia 3310, un appareil photo numérique hors d'usage, un chouchou noir, un sac à dos... sa maigre panoplie de fugueuse. Elle soulevait alors le couvercle, se saisissait du carnet, l'ouvrait, le feuilletait,

relisait certaines pages avant de l'abandonner à nouveau dans les ténèbres de la malle.

Les premières pages ont la légèreté de la jeunesse insouciant et amoureuse. Des photos collées, des dessins griffonnés, des cartes postales aux horizons variés, agrémentent l'écriture à l'encre bleue et aux rondeurs juvéniles. Les dernières pages qui balaient plusieurs mois crient la souffrance jusqu'au silence brutal, la veille de sa majorité et de son départ. Les confidences intimes couchées sur le papier de ce cahier cartonné ont disparu en même temps que leur auteur. Cette dernière page qu'elle venait de lire, rédigée voilà tout juste quatorze ans, raviva le passé et son profond désarroi. Depuis l'appel reçu sur son portable sur cette plage, il y a une semaine, elle passait la plupart de ses nuits, abandonnées par le sommeil, dans cette pièce, reprenant les pistes délaissées, parcourant à nouveau les différents rapports et procès-verbaux, à la recherche d'une lueur susceptible de corroborer l'espoir qu'avait fait naître ce coup de fil succinct, unique signe de vie reçu quinze ans après la disparition de Laura.



## Chapitre 3

Dimanche 24 août 2014

### L'attrait du lac

« Valentine, je suis Sam, le maître-nageur, à la grande chaise en fer blanc avec le parasol rouge. Ton papa t'attend à côté de moi. S'il te plaît, Valentine, tu dois arrêter de jouer et venir rejoindre ton papa. Il est là, il n'est pas fâché. Allez, Valentine, viens nous retrouver à la grande chaise. »

Le jeune sauveteur coupa son micro, ajusta d'un coup de main rapide sa casquette puis adressa un regard rassurant au père anxieux qui se tenait tout près de lui en short de bain.

« Ne vous en faites pas, monsieur, d'ici quelques minutes, elle va débarquer. Ça arrive tout le temps. Avec l'été et le beau temps, il y a plein de monde ici. C'est les vacances, les enfants profitent de plus de liberté, les parents soufflent un peu... Ne vous inquiétez pas. Elle ne doit pas être bien loin. »

Le discours du saisonnier ne parvint pas à calmer l'angoisse du père dont les traits froncés couvaient panique et culpabilité. Il scruta la plage bondée dont l'horizon était encombré de parasols ouverts aux couleurs criardes. Le message avait jeté un voile de stupeur et de silence aux abords



du lac. Comme un arrêt sur image. Têtes relevées. Corps redressés. Regards aux aguets. Puis, très vite, le film estival se relança et la plage reprit son brouhaha et son animation des beaux jours.

Ces quelques minutes d'attente abattirent une chape de noirceur sur l'esprit du père de la fillette. L'eau du lac aimantait son regard et ses pensées qu'une vision insoutenable vint envahir : le corps de sa fille, inanimée, flottant à la surface. Il la voyait affleurant l'eau bleue du lac, son corps semblable à une planche, son visage comme englouti par l'eau. Il sentit une boule de panique remonter de son ventre et appuyer contre sa poitrine. Il tenta de la faire disparaître en inspirant profondément et en se répétant que Valentine était une petite fille raisonnable, obéissante. Elle savait très bien qu'à sept ans, elle n'avait pas le droit de se baigner toute seule. Elle allait régulièrement à la piscine, elle savait pratiquement nager. Elle se débrouillerait au cas où...

Rien à faire. Le lac agissait sur lui avec un magnétisme anxiogène. Pas moyen de se détacher de cette projection mortifère qui lui fit perdre son sang-froid. Soudain, il quitta son poste d'observateur passif, se précipita à la lisière du lac et se mit à hurler en direction des nageurs abasourdis.

« Sortez de l'eau ! Sortez de l'eau ! Allez, dégagez ! Vite ! »

Il accompagnait ses injonctions de brusques mouvements de bras, de gesticulations nerveuses. L'espace de baignade, délimité par des lignes d'eau jaunes, se vida assez vite. Sam, perplexe, le rejoignit. Ils étaient là, tous les deux, plantés comme de pauvres épouvantails venant de faire fuir les derniers nuisibles. Les baigneurs s'étaient massés au fur et à mesure derrière eux, en posture de badauds, main en visière

ou à la taille. La surface du lac venait de retrouver son apparence lisse et sereine.

Rien ne flottait.

Cette vision n'arrêta pas le père : il pénétra dans l'eau, jusqu'à la taille, et plongea. Le maître-nageur l'imita, lunettes de plongée sur les yeux et lampe sous-marine au poing. À la différence du vacancier paniqué qui refaisait surface fréquemment et bruyamment, le jeune sauveteur progressait de façon méticuleuse, sondant les profondeurs du rectangle de baignade avec régularité. Ses apnées, longues et appliquées, tranchaient avec les remontées répétées et affolées du père. Les deux nageurs finirent par stopper leur ballet sous-marin et sortirent de l'eau. Visiblement, ils n'avaient rien trouvé. Le visage ruisselant du père, haletant, n'afficha pourtant aucune expression de soulagement. Il se contenta de balayer d'un regard scrutateur la plage sableuse puis celle gazonnée. Les deux nageurs échangèrent quelques mots puis le père s'assit pour reprendre son souffle et ses esprits tandis que Sam regagnait son poste d'observation métallique. Le micro troubla une deuxième fois le silence de circonstance qui enveloppait à nouveau le site.

« Valentine porte un maillot bleu marine à pois blancs, un tee-shirt blanc orné d'une licorne. Elle a deux tresses blondes et une casquette rose. Aux pieds, elle a des Crocs en plastique violet. Si vous la voyez ou si vous l'avez vue, merci de nous aider. »

Le message vocal déclencha immédiatement des mouvements, des bavardages, des va-et-vient.

Ensuite, tout s'enchaîna très vite. Une fourgonnette de la gendarmerie se gara à l'entrée de la base nautique, une poignée d'hommes en descendirent et prirent possession des

lieux et de l'incident. Le père de la fillette, interrogé, raconta de quelle façon sa fille de sept ans avait disparu. Il brossa à nouveau son portrait en guise de signalement. Il fournit une photo qu'il conservait dans un porte-clés translucide carré extirpé de son sac à dos. D'autres gendarmes arrivèrent en renfort. Un parcours minutieux du lac et de ses abords fut décidé. Des volontaires se joignirent aux recherches, d'autres plièrent parasols et affaires estivales pour regagner leur véhicule, préférant occulter ce grain de sable qui venait gripper les rouages de leurs vacances. D'autres encore, indifférents au drame qui se jouait autour d'eux, reprirent leur farniente égoïste. Progressivement, le lac retrouva une physionomie presque ordinaire.

Pendant plusieurs heures, tout fut observé, inspecté, fouillé : les deux plages, le chalet accueillant les touristes, les toilettes, les pédalos, les espaces de jeux, le chemin de ronde du lac, les restaurants, les boutiques et glaciers, le camping attendant...

Une battue méthodique qui se conclut sur un constat alarmant : Valentine était introuvable.